

1

San Antonio, Texas, 2019

Avec un soupir, je m'écroulai sur une chaise et regardai la frénésie du mercredi, le jour des enfants, s'échapper par la porte. On pouvait dire que ma pause-café tombait à pic. Moi qui étais une vraie boule d'énergie, la monotonie de mon métier de serveuse me vidait de mon essence. Depuis combien de temps n'avais-je pas pris de jour de repos ? Je ne m'en souvenais même plus. Et je ressentais cette fatigue plus que jamais, en ce jour. C'était mon vingt et unième anniversaire, et cela faisait trois fois dans la semaine que j'enchaînais deux services.

Je plongeai la main dans mon sac à dos et en sortis plusieurs brochures d'université, histoire de me remonter le moral. Ce serait pour bientôt. Encore deux ans maximum, et j'aurais suffisamment économisé pour quitter mon travail et aller à l'université. *Je pourrais être prof ? Ou avocate ? Kiné ? Oh, encore mieux : bibliothécaire !* Je n'en savais rien du tout, au final. J'enviais tellement tous ces gens qui disaient avoir une vocation, mais au moins prenais-je la bonne direction.

Le Windmill Café était devenu mon refuge lorsque j'avais quitté le monde des familles d'accueil. Il m'avait aidée à me

construire, m'avait permis de louer mon propre appartement et de me composer une petite famille parmi mes collègues. Ce n'était pas si mal, en vérité, mais l'heure était venue d'avancer. Dès que je pourrais me le permettre.

— Callie ?

Je m'arrachai un sourire pour mon amie Kirsten, qui apparut dans la salle avec un air radieux. Ses cheveux blonds qui lui tombaient à la taille et son appareil dentaire lui faisaient paraître beaucoup moins que ses vingt ans. Quant à ses grands yeux bleus et son sourire rayonnant, ils parvenaient toujours à éclipser son côté parfois autoritaire et buté... jusqu'à ce qu'il ne soit trop tard. Quand nous étions côte à côte, vêtues de notre robe de travail noire mi-longue, j'avais l'air ultra grande et ultra morose.

Kirsten était suivie de Shanice, notre responsable, et de Latesha, une autre serveuse.

— Salut, dis-je d'un air perplexe avant de me pétrifier sur place.

Shanice portait une part de gâteau dans laquelle on avait planté une bougie.

— Tu ne pensais tout de même pas qu'on avait oublié ? lança Kirsten.

Et elles entonnèrent *Joyeux anniversaire*, m'arrachant mon premier sourire sincère de la journée.

— Vous êtes dingues, vous n'auriez pas dû !

— Tu plaisantes ? C'est ton vingt et unième anniversaire ; bien évidemment que ça se fête ! protesta Shanice.

— Tu as fait un vœu ? me demanda Kirsten.

Je fermai brièvement les yeux et tentai de trouver un souhait pragmatique – avoir de quoi me payer mes études, recevoir un signe du ciel me montrant quelle voie suivre –, mais ce fut quelque chose d'entièrement différent qui me vint à l'esprit. *Je souhaite ne pas être seule au monde.* Mon désir le plus profond avait surgi des tréfonds de mon âme, sans être solli-

cité, s'imposant comme une évidence au milieu des rires et des applaudissements de cette petite fête improvisée.

Mes parents avaient péri dans un incendie quand j'avais dix ans. Ni l'un ni l'autre n'avaient de famille proche, si bien que j'avais grandi dans diverses familles d'accueil, et dans mon cœur, j'étais une famille composée d'une seule et unique personne.   ma connaissance, personne d'autre ne portait mon sang dans ses veines. J'avais pour doctrine de ne jamais m'apitoyer sur mon sort, mais... certaines fois, la solitude était trop lourde à supporter. Voilà donc pourquoi, prise au dépourvu, et avec assez de temps pour ressentir, mais pas pour réfléchir, j'avais laissé mon souhait le plus intime surgir à la surface.

— Allez hop, tu files, maintenant ! déclara Shanice, les mains sur les hanches.

Je m'immobilisai, pas vraiment certaine d'avoir saisi.

— Je file où ?

— Tu prends ton après-midi, et je ne veux pas t'entendre discuter.

— Je n'ai pas besoin de mon après-midi, tu sais...

— Et c'est reparti ! grommela Kirsten d'un air exaspéré.

— Eh bien, tu l'as quand même, rétorqua Shanice.

Cette fille était une vraie guimauve à l'intérieur, mais vue de l'extérieur... elle ne vous donnait pas tellement envie de la contrarier.

— Je n'ai pas vraiment besoin de...

— Si. Tu vas faire du shopping. C'est ce qui est prévu. Tiens, me coupa-t-elle en me tendant une enveloppe d'un rose p tant. C'est de notre part à toutes les trois.

— Les filles..., soufflai-je, émue.

Je sortis la carte de son enveloppe :

*Auguri*¹ !

1. « Tous nos vœux » en italien.

C'était écrit en italien, la langue maternelle de mes parents. Je plaquai une main sur ma bouche, lâchant un rire mêlé de surprise et de joie.

— J'espère que c'est correct, commenta Kirsten. J'ai dû chercher sur Google !

— C'est parfait.

La carte était accompagnée d'un bon cadeau pour *Chez Francesca*, l'une de mes boutiques de vêtements préférées.

Pour Callie, de la part de toute l'équipe du Windmill.

À ne pas utiliser pour un quelconque achat pratique.

À NE PAS UTILISER POUR L'UNIVERSITÉ.

Seulement pour des jolies fringues et des cocktails !

(On vérifiera !)

— C'est trop génial, les filles.

J'étais tellement émue... Je n'avais pas les mots.

— On vérifiera vraiment, Callie ! insista ma chef en tapotant de son doigt manucuré les deux derniers mots inscrits sur la carte.

— Je jure que j'utiliserai ce bon pour quelque chose de totalement superflu, déclarai-je, une main sur le cœur.

— Très bien, c'est exactement ce qu'on voulait entendre. Maintenant, donne-moi ce tablier et ouste. Joyeux anniversaire, Callie, répéta-t-elle avant de me gratifier d'une étreinte et de retourner dans la cuisine, suivie de Latesha.

Je me retrouvai seule avec Kirsten et commençai à me changer.

— Je vais te faire un café. Mange ton gâteau, me souffla Kirsten avec un sourire.

Je n'avais pas pensé à organiser quoi que ce soit pour mon anniversaire. Pratiquement tous ceux qui faisaient partie de ma petite vie travaillaient là, au Windmill. J'ignore donc totalement pourquoi je prononçai les mots suivants :

— Kirsten, je me demandais... Non, laisse tomber. On partage mon gâteau ?

— Hé, arrête un peu. Dis-moi.

Avec un sourire, elle attrapa une cuillère dans le tiroir à couverts.

— Ça te dirait de faire quelque chose ce soir ? On pourrait aller manger quelque part, ou...

— Oh, Callie... Je suis vraiment désolée, mais je ne peux pas. Je vais chez ma sœur ce soir. Son mari a eu une promotion, et on va tous...

— Pas de souci, je comprends.

Kirsten disposait d'une énorme famille élargie, et ils se réunissaient fréquemment.

— Tu m'avais dit que tu ne voulais rien faire, tu te souviens ? Du coup...

— Oui, tu as raison. Ce n'est pas grave du tout, je t'assure.

— On remet ça à demain ? Je suis vraiment désolée, mais je ne me vois pas faire faux bond à ma sœur.

— Pas de problème. Ne t'inquiète pas.

Mes joues étaient en feu. Je m'en voulais tellement de lui avoir posé cette question... Qu'est-ce qui m'avait prise ? J'avais pour principe de ne jamais rien demander à personne. Ça se terminait toujours dans les pleurs.

Kirsten posa une main sur sa poitrine.

— Je me sens hyper mal maintenant.

— Arrête. Je vais me faire un petit marathon de films.

— C'est vrai que tu aimes ça, toi.

C'est tellement triste, voulait dire sa phrase.

— Eh oui, dis-je en terminant mon bout de gâteau. Merci beaucoup pour la carte, et le cadeau. Vraiment. Vous êtes au top.

M'armant d'un grand sourire, je pris Kirsten dans mes bras, et elle me rendit mon étreinte.

— Toi aussi, tu es au top. Allez, direction shopping, maintenant ! Désolée de ne pas pouvoir venir avec toi, mais Shanice manquerait de bras.

— Ne t'inquiète pas, ça va aller.

J'avais une drôle de boule dans la gorge.

— Tu t'achètes une robe, hein ? Je veux te voir en rose, moi !

— Tu ne me verras jamais en rose ! Mais je pencherais bien pour du rouge. Ça va avec mon teint, dis-je en faisant mine de gonfler mes cheveux noirs. Salut !

J'ouvris la porte de derrière, accueillie par la douceur printanière. J'enfilai mes lunettes de soleil et sortis, puis je pivotai sur mes talons pour adresser un dernier au revoir à Kirsten, mais elle était déjà partie.

La River Walk grouillait d'activité, et l'eau scintillait sous le soleil texan. Même si nous étions en pleine semaine, tout le monde semblait s'être donné rendez-vous pour faire les boutiques, manger et papoter. Je m'arrêtai devant la vitrine d'un magasin de vêtements, à côté de deux femmes.

— Celle-ci t'irait comme un gant, ma chérie, commenta la plus âgée en désignant la robe de soirée couleur pêche aux épaules dénudées qui habillait un mannequin.

Je tournai aussitôt les talons et manquai de percuter un jeune homme accroupi juste derrière moi et qui protégeait, les bras grands ouverts, une petite fille qui semblait être partie pour la grande aventure. Il la rattrapa alors qu'elle s'apprêtait à tomber.

— Attention ! dit-il avant de déposer un baiser sur sa petite joue rebondie.

Elle paraissait si minuscule dans ces grands bras qui la protégeaient... Je me demandai ce que je serais devenue si mes parents avaient été encore en vie, ce que je ferais. Les perdre si jeune avait tout changé pour moi.

Je me ressaisis et repris mon chemin. *Ça suffit, Callie. C'est ton anniversaire. Profite de l'instant présent. Tu es en bonne santé, tu as un toit au-dessus de la tête et tu as un travail.*

Tout va bien. Et si tu continues à économiser, un bel avenir t'attend. Il n'y a aucune raison d'être triste. Aucune.

Mais mon moral semblait n'en faire qu'à sa tête, et j'avais du mal à rester sereine. J'avais beau tout faire pour l'ignorer, j'avais le désagréable pressentiment que jamais rien ne changerait dans ma vie. Peut-être irais-je à la fac, apprendrais-je à m'ouvrir, peut-être même tomberais-je amoureuse, mais cette brèche sombre qui me vrillait le cœur ne pourrait jamais être comblée.

Histoire de me changer les idées, j'entrais dans le Starbucks pour m'offrir ma boisson préférée, un *latte* à la menthe, quand mon téléphone sonna. L'écran affichait un numéro que je ne connaissais pas.

— Allô ?

— Callie ?

Une voix rauque. Une voix que je reconnus dans la seconde. L'entendre à nouveau après tant d'années fit aussitôt galoper mon cœur.

*

Brenda était une perle rare, comme l'aurait appelée ma mère. C'était une assistante sociale dévouée à son travail et qui se battait bec et ongles pour les enfants dont elle s'occupait. Malgré toutes ces notes positives, elle était également le rappel vivant de certaines des pires périodes de ma vie, raison pour laquelle je n'étais pas retournée la voir depuis que je pouvais voler de mes propres ailes. Et voilà que je me retrouvais, le jour de mon vingt et unième anniversaire, à quitter Starbucks pour rejoindre les bureaux des services sociaux.

Dès l'instant où je mis un pied chez Starfish Outreach, j'eus la chair de poule. Tout, dans cet immeuble, avait le pouvoir de me nouer le ventre : des portes automatiques à l'ascenseur qui sentait perpétuellement le café soluble et le désinfectant, en

passant par le couloir aux murs verts qui me menait au bureau de Brenda. J'aurais dû exiger un autre lieu de rendez-vous.

Combien de fois avais-je emprunté ce couloir, chaque fois un peu plus âgée, chaque fois un peu plus proche de mes dix-huit ans, l'âge miraculeux où je pourrais enfin m'affranchir ? Combien de fois m'étais-je assise dans cette minuscule salle d'attente, sur ces chaises orange cernées de jouets en plastique usés et de livres pour enfants poisseux, à relire les affiches qui couvraient les murs – *les dangers du tabac, cafés-rencontres entre mères célibataires, aidez vos aînés* –, à m'armer de courage avant d'essayer une nouvelle réprimande de Brenda ?

Une fois devant la porte de son bureau, je retirai mes lunettes de soleil. Il n'y avait aucune raison d'angoisser. Je n'étais plus une petite fille. J'étais une adulte, désormais, et rien de ce qu'elle me dirait ne changerait quoi que ce soit à ma vie. Ils ne pouvaient pas m'arracher à mon chez-moi ou me forcer à vivre avec des inconnus. Ils n'avaient plus aucun pouvoir sur moi.

Tu n'as aucune raison d'angoisser.

Et pourtant, je dus porter la main à mon cœur pour le calmer avant de frapper à la porte. Quelque part en moi, la petite fille que j'étais tremblait de peur.

— Entrez, croassa une voix, ce qui me fit hoqueter de surprise.

Entendre la voix de Brenda après si longtemps me faisait presque du bien. Presque. M'avait-elle manqué ?

J'entrouvris la porte, juste de quoi y passer la tête.

— Brenda ?

Comme d'habitude, son bureau était un vrai champ de bataille : des dessins d'enfants envahissaient les murs, aux côtés de citations sous cadres ; des livres, des classeurs, des boîtes de gâteaux et des tubes de crème pour les mains à moitié vides jonchaient son bureau. Au milieu de cette pagaille se tenait une petite femme noire aux cheveux gris, et qui affichait

toujours une note de couleur vibrante dans sa tenue, comme dans mes souvenirs. Elle avait toujours fait en sorte de nuancer le code vestimentaire strict du bureau avec une chemise bariolée ou de grosses boucles d'oreille, ou encore une étole aux motifs tropicaux. Quand j'étais en famille d'accueil, elle m'offrait un tee-shirt psychédélique à chaque Noël. Je n'en ai jamais porté un seul, mais je les ai tous gardés.

— Callie !

Mon cœur se serra lorsque je la vis quitter son fauteuil avec une évidente difficulté avant de boiter vers moi. Son arthrite s'était déclarée alors que j'étais encore en famille d'accueil, et elle avait de toute évidence empiré. Je culpabilisai aussitôt de ne pas être venue la voir avant.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies vingt et un ans ! Tu as toujours un visage de poupon !

Elle posa une main fraîche sur ma joue, et mon angoisse se dissipa presque entièrement.

— Exactement comme le jour de ton arrivée ici, ajouta-t-elle.

— C'est vrai ?

— Oui. Tu as un visage de poupée de porcelaine.

— Le visage d'une poupée mais le caractère d'un démon, alors, rétorquai-je en souriant.

Et là, son rire résonna dans la pièce. Cette partie d'elle, enjouée et sonore, n'avait pas changé d'un pouce.

— Tu parles. Moi, j'appelle ça de la force. Tu es une fille courageuse. C'est d'ailleurs l'une des choses que j'aimais le plus chez toi.

J'esquissai un nouveau sourire et lui tendis la boîte de cookies au beurre de cacahuète que j'avais achetée en chemin.

— Tenez, c'est pour vous. Vous aimez toujours ?

— J'en suis folle ! Merci ! Nous allons les ouvrir ensemble. Tu veux un café ?

— Avec plaisir.

Nous nous installâmes derrière nos tasses, la boîte de biscuits ouverte devant nous et, sans même m'en rendre compte, je retins mon souffle. Je sentais bien qu'elle s'apprêtait à m'annoncer quelque chose ; si elle m'avait demandé de venir, c'était qu'elle avait une raison. Mais je ne m'attendais pas du tout à ce qui suivit.

— J'ai quelque chose pour toi, moi aussi.

Puis elle me tendit un petit sac jaune vif.

— Oh, merci... Ce n'était pas utile.

C'est pour ça qu'elle m'a demandé de venir ? Pour m'offrir un cadeau d'anniversaire ?

— Et... ça aussi, ajouta-t-elle en me confiant une grande enveloppe blanche.

— Une carte ! Merci beaucoup, Brenda. Merci d'y avoir pensé, ça me touche énormément.

— Je t'en prie. Mais ceci, dit-elle en désignant l'enveloppe, n'est pas une carte. C'est une lettre pour toi. D'un cabinet d'avocats.

J'inclinai la tête tout en fixant l'enveloppe.

— D'un... quoi ?

— Je l'ai seulement reçue ce matin, dit-elle d'un air confus. Par FedEx. Et je t'ai appelée dans la foulée. Je dois t'avouer que c'est une première.

J'examinai la lettre. Le coin de l'enveloppe affichait :

Baird et associés,

Cabinet d'avocats.

— Un mot à mon attention l'accompagnait, poursuivit Brenda. On leur avait demandé de te la confier à tes vingt et un ans.

— Mes parents ?

Je reposai les yeux sur l'enveloppe puis dévisageai Brenda. Non, c'était impossible. Je l'aurais eue bien avant.

— J'imagine, dit-elle dans un mouvement d'épaules – elle semblait aussi perplexe que moi. Quoi que cette lettre

contienne, je ne supporte pas l'idée qu'elle éveille tous ces souvenirs en toi. Je te jure que personne ne m'en avait parlé. Le cabinet avait l'ordre formel de te la donner seulement à tes vingt et un ans. Ce qui explique le fait qu'ils soient passés par un coursier aujourd'hui.

— C'est bizarre, marmonnai-je.

Je ne me sentais pas d'ajouter quoi que ce soit. Je faisais de mon mieux pour contenir mes émotions, comme d'habitude, mais je savais que Brenda voyait à quel point cette enveloppe m'effrayait.

— Je n'approuve pas du tout la façon dont les choses ont été faites, Callie.

Son regard laissait entendre qu'elle avait déjà très probablement passé un savon au fameux cabinet d'avocats ; et si ce n'était pas encore le cas, elle s'en chargerait dès qu'elle en aurait l'occasion.

— Donc... Vous ne savez pas du tout de quoi il s'agit ? lui demandai-je.

— Pas du tout. Et j'ignorais tout autant l'existence de cette lettre, je te le jure, chér...

Elle s'interrompit aussitôt. Elle se souvenait comme je détestais, plus jeune, être appelée *chérie*, *ma puce* et tous ces petits noms affectueux. Mes parents étaient les seuls à pouvoir m'appeler comme ça, et mes parents n'étaient plus là. Pour tous les autres, c'était Callie.

— Brenda, si ça ne vous dérange pas, je préférerais l'ouvrir chez moi.

— Pas de problème. Bois ton café. Et pioche dans la boîte que tu m'as ramenée.

J'opinai du chef. J'avais une boule dans la gorge, mais je me forçai à prendre un peu de café. Je n'avais pas envie de décevoir Brenda, ni de lui donner le sentiment d'être pressée de partir.

— Ouvre ton cadeau, dit-elle alors.

J'obtempérai et découvris un tee-shirt *tie and dye* multicolore. Un sourire s'imposa à moi.

— Il te plaît ?

— J'adore. Merci énormément, vraiment.

Elle tendit le bras et posa ses petites mains crispées sur les miennes.

— Je t'en prie, chér... Callie.

— Chérie, ça me va très bien, dis-je, à ma plus grande surprise.

Je n'avais plus aucune raison de me méfier, d'être la jeune fille agressive et blessée que j'avais toujours été.

— C'est très agréable, à vrai dire, ajoutai-je.

De retour dans mon minuscule appartement, les jambes calées sous mes fesses sur mon canapé Ikea de seconde main, je jouais nerveusement avec l'enveloppe toujours intacte. Mon envie de la décacheter était aussi grande que la crainte de découvrir ce qu'elle contenait.

J'ouvris la fenêtre, histoire de laisser entrer l'air, et une petite boule de poils apparut.

— Salut, mon bébé, dis-je tandis que ma chatte blanche comme neige, à l'exception d'une patte noire, bondissait directement sur mes genoux pour se frotter à moi quelques instants avant de partir vers le coin de la pièce où son bol l'attendait.

Elle n'était pas à proprement parler à moi ; elle vivait dans le petit parc qui jouxtait mon immeuble et avait pris pour habitude de se nourrir et de dormir quand et où elle le désirait. C'était une créature indépendante, et c'était en partie pour cela que je l'adorais. Je l'avais baptisée Misty, mais j'étais convaincue qu'elle avait plusieurs noms, selon son maître du moment. Je savais en l'occurrence que ma voisine de palier, une vieille dame, l'appelait Ribbon – en référence à la fourrure noire en forme de ruban qui lui entourait la patte – et la nourrissait de

poisson grillé et de bols de crème. On pouvait dire que Misty-Ribbon était une chatte sacrément bien lotie.

Je me reconcentrai sur la lettre, les mains posées sur la fourrure soyeuse de Misty, et déglutis.

— C'est parti, dis-je pour moi-même.

J'ouvris l'enveloppe en prenant mille précautions, angoissée à l'idée de déchirer ce qu'elle pouvait contenir. Le papier que j'en extirpai était épais et de bonne qualité. Je le dépliai et découvris que la lettre avait été tapée, et non rédigée à la main. Dans le coin gauche du haut, le nom du cabinet figurait de nouveau, aux côtés d'un logo aux élégants détails floraux. J'imaginai aussitôt une pièce aux meubles sombres, avec de vieilles affiches aux murs – le genre de bureau d'avocat qu'on voit dans les films.

Le cœur battant à tout rompre, j'entamai ma lecture.

Chère mademoiselle DiGiacomo,

Nous vous écrivons au nom de M. Joseph DiGiacomo et Mme Carol Elisabeth DiGiacomo. Nous sommes en possession de documents confiés par M. et Mme DiGiacomo, documents à ne vous remettre qu'au jour de votre vingt et unième anniversaire, à savoir le 24 mai 2019. Mme Brenda Thibodeaux, assistante sociale pour l'État du Texas, est l'unique contact que nous avons pu trouver pour vous joindre. C'est avec une grande tristesse que nous avons appris la disparition de vos parents adoptifs...

Je clignai des yeux, hébétée. J'avais dû lire de travers. J'étais sûrement fatiguée, perturbée. Je lus une nouvelle fois la phrase.

C'est avec une grande tristesse que nous avons appris la disparition de vos parents adoptifs.

Il y avait forcément erreur. Je n'avais jamais été adoptée, seulement accueillie temporairement. Ils avaient dû mal comprendre. Les services sociaux croulant sous le travail et manquant cruellement de personnel, c'était tout à fait possible. C'était une erreur, évidemment.

J'étais toutefois incapable de détacher les yeux de cette phrase, en particulier du mot « adoptifs ».

Sachez que si leur décès nous avait été rapporté, ou si nous avons reçu des instructions spécifiques pour pareille éventualité, nous vous aurions contactée plus tôt. Cependant, aucune disposition n'avait été prise pour de telles circonstances.

Je me levai, au plus grand désarroi de Misty, et traversai la pièce à grands pas. Mes parents avaient confié quelque chose à un cabinet d'avocats, quelque chose qui était censé me revenir le jour de mes vingt et un ans. Ils étaient morts, et personne n'avait informé le cabinet, si bien que ce projet n'avait subi aucun changement, même si j'étais aujourd'hui orpheline. Je m'intimai d'inspirer un bon coup, de me rasseoir et de terminer ma lecture le plus calmement possible.

Nous vous serions reconnaissants de nous joindre dès que possible afin de convenir d'un rendez-vous. Nous serions ravis de vous remettre les documents en question et de répondre à toutes vos interrogations, aussi nombreuses puissent-elles être.

Veillez témoigner de nos plus sincères condoléances et de nos sentiments les meilleurs.

Restant à votre disposition.

Anthony Baird

Baird et associés

Un instant, je fus tentée de chiffonner la lettre et de tout oublier. C'était peut-être une arnaque.

Mais...

Et si...

Je devais également oublier ce satané mensonge, aussi tiré par les cheveux soit-il. *Adoptée, moi ?* N'importe quoi. Misty bondit sur le canapé, visiblement outrée par mon manque d'attention. Je rajoutai des croquettes dans son bol et lui versai un peu de lait, en pilote automatique.

Puis je grimpai sur le plan de travail de la cuisine et relus la lettre dans son intégralité. C'était *forcément* un malentendu.

— Conneries, dis-je tout haut.

Sans réfléchir, j'attrapai mon téléphone et composai le numéro de Brenda.

— Brenda ? C'est Callie, dis-je en faisant les cent pas – ce qui n'était pas évident, mon appartement consistant en une unique pièce qui faisait office de cuisine, de salon et de chambre, ainsi qu'en une salle de bains dans laquelle je ne pouvais me doucher que de biais.

— Coucou. Tu as ouvert la lettre ?

— Oui. Mais il y a une erreur. Je ne pense pas qu'elle soit pour moi.

— Tu es sûre ? Parce que le mot disait spécifiquement qu'elle était pour Callie DiGiacomo, et que j'étais le seul contact qu'ils aient trouvé. Je ne pense vraiment pas que ce soit une erreur, Callie.

— Alors c'est une blague, rétorquai-je avec un mouvement d'épaules.

— Qu'est-ce qu'elle dit ?

— Vous êtes sûre de ne rien savoir ? Parce que c'est quand même...

J'avais soudain la voix tremblante.

— Callie, tu n'es plus sous notre responsabilité. Ouvrir ton courrier à ta place serait illégal. Nous n'avons absolument rien à voir avec ces avocats ou ce que ce courrier peut contenir.

— La lettre parle de mes parents. Mais elle mentionne mes parents *adoptifs*.

J'espérais de tout cœur qu'elle ne percevrait ni ma voix nouée ni les larmes qui me piquaient les yeux, mais bien évidemment, elle ressentait tout – elle me connaissait depuis si longtemps...

Il y eut un silence.

— Pardon ?

— Je n'ai jamais été adoptée, que je sache.

C'était plus une question qu'autre chose.

— Mais c'est ridicule ! Quand tu es arrivée chez nous, nous avons décidé, tous ensemble, que l'accueil serait une meilleure option pour...

— Je sais, je sais, la coupai-je. Quelqu'un a dû se tromper, c'est tout.

— Mais qui ? Nous ? Les avocats ?

— Je ne sais pas, mais je n'ai *pas* été adoptée !

— À moins que... à moins que ça ne se soit passé bien avant que nous fassions connaissance. Ce qui expliquerait que nous l'ignorions. Peut-être que...

Je fermai les yeux.

— Non, ne dites rien.

Je n'avais pas envie de l'entendre.

— Peut-être que tes parents te l'avaient caché. Peut-être prévoyaient-ils de te le dire... puis il y a eu l'incendie.

— C'est impossible.

— C'est une éventualité. J'en doute, mais ça reste plausible.

— Non, non ! Ça n'a pas de sens. Vous l'auriez forcément su !

— Pas si l'adoption a eu lieu dans un autre État, voire un autre pays, ou s'il s'agissait d'un arrangement non officiel. Certaines fois, il n'existe aucun certificat d'adoption. Même

les certificats de naissance peuvent comporter de fausses informations. Je ne dis pas que c'est ce que tes parents ont fait, mais c'est possible.

Je déglutis péniblement tandis que Misty s'installait sur mes genoux, à ronronner tranquillement maintenant qu'elle était repue. De la route me parvint le bruit d'un bus qui s'arrête, avant de repartir. Mes cheveux frémissaient légèrement sous la brise que laissait passer la fenêtre ouverte. Tout me paraissait irréel, soudain.

— Laisse-moi t'aider.

À l'autre bout du fil, la voix de Brenda semblait aussi irréelle que le reste.

— Si tu veux, tu peux passer au bureau demain, et...

— Je vais gérer ça toute seule.

— Nous pouvons nous en occuper ensemble, tu sais. Je peux rencontrer les avocats avec toi...

— Ça va aller. Mais merci.

Je ne me sentais pas capable de mettre les pieds deux fois en deux jours chez Starfish Outreach.

— Entendu. Je suis là si tu as besoin de quoi que ce soit, d'accord ?

— Merci. Je vous tiens au courant.

— Appelle-moi dès que tu as eu le cabinet au téléphone. S'il te plaît.

— C'est promis. Merci, Brenda.

Puis je posai le téléphone, pris mon visage entre mes mains et laissai enfin les larmes couler.